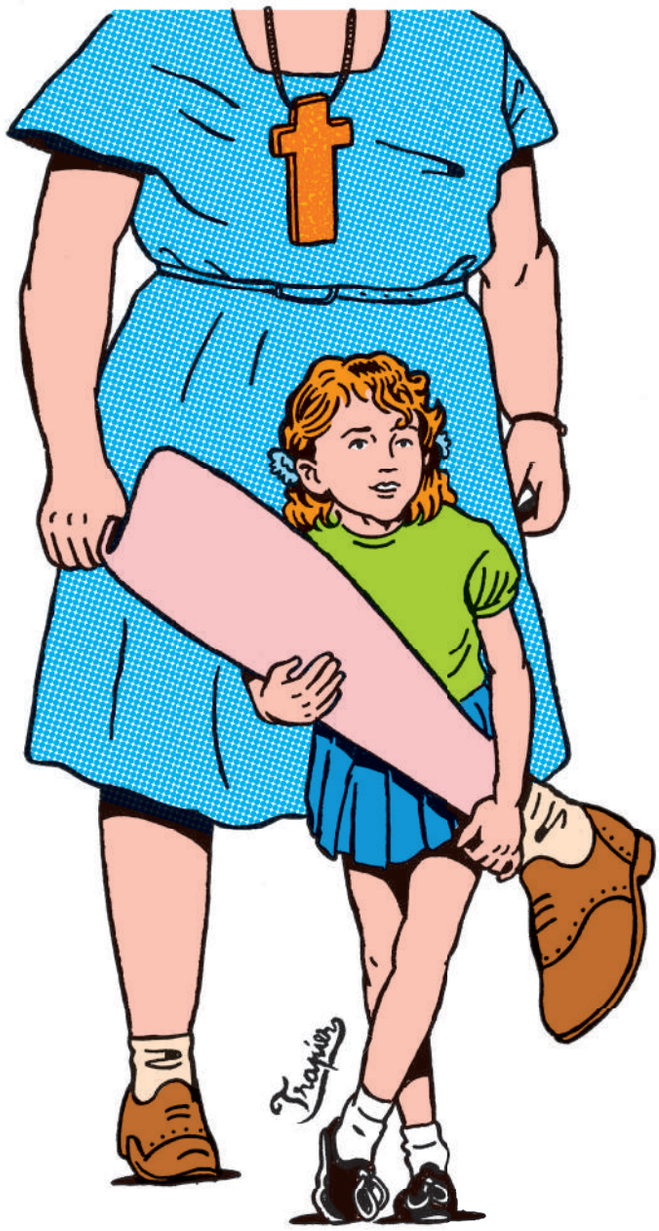


LALALANGUE

PRENEZ ET MANGEZ-EN TOUS

8 – 27 NOVEMBRE, 20H30

SALLE ROLAND TOPOR

REVUE DE PRESSE

CE SPECTACLE A ÉTÉ SÉLECTIONNÉ PAR

Libération

MEDIAS	DATE DE DIFFUSION	SUPPORT	JOURNALISTE	PARUTIONS
Annonce	3 novembre 2022	Télérama Sortir	Thierry Voisin	Hebdomadaire
Critique	12 avril 2021	Le journal d'Armelle Héliot	Armelle Héliot	Blog
Critique	17 novembre 2022	La Croix	Laurence Péan	Quotidienne
Critique	29 janvier 2020	L'Humanité	Gérald Rossi	Quotidienne
Critique	18 novembre 2022	Le Figaro	Anthony Palou	Quotidienne
Critique	4 novembre 2022	La Terrasse	Agnès Santi	Mensuelle
Critique	16 novembre 2019	Theatrorama	Dany Toubiana	Blog
Critique	20 novembre 2019	Critiquetheatreclau	Claudine Arrazat	Blog
Critique	3 février 2020	Hottello	Véronique Hotte	Blog
Critique	30 octobre 2022	Arts Chipels	Sarah Franck	Blog
Critique	31 janvier 2020	Web Théâtre	Gilles Costaz	Blog
Critique	22 janvier 2020	Spectacles Sélection	Annick Drogou	Blog
Critique	5 février 2020	Toute la culture	David Rofé-Sarfati	Blog
Critique	9 février 2020	Les Trois Coups	Léna Martinelli	Blog
Critique	10 novembre 2022	Un fauteuil pour l'orchestre	Sylvie Boursier	Blog
Critique	10 octobre 2021	Syma News	Florence Yérémian	Blog
Critique	17 novembre 2022	Les Boomeuses	Arielle Granat	Blog
Critique	11 novembre 2022	L'œil d'Olivier	Marie-Céline Nivière	Blog
Critique	21 novembre 2022	Encres vagabondes	Cécile de Ram	Blog
Critique Livre	21 octobre 2022	Froggy's Delight	Jean-Louis Zuccolini	Blog
Entretien	16 décembre 2022	Onzième Sens	Philippe Lemaire	Blog
Critique Livre	11 octobre 2022	Le Matricule des Anges	Virginie Mailles Viard	Mensuelle

THÉÂTRE (HTTP://LEJOURNALDARMELLEHELIOT.FR/CATEGORY/THEATRE/) 2021-04-12

Sur le fil tranchant de l'ambivalence

by ARMELLE HÉLIOT (HTTP://LEJOURNALDARMELLEHELIOT.FR/AUTHOR/ARMELLE/)

0
acebook.com/sharer.php?
rnaldarmelleheliot.fr/sur-
ant-de-lambivalence/)
0
aldarmelleheliot.fr/sur-
ant-de-lambivalence/)

Découvert la saison dernière à la Cartoucherie, le spectacle en solo de Frédérique Voruz*, Lalalangue, une revue familiale*, a été repris pour quelques jours au Cirque Electrique. Une plongée féroce dans la folie destructrice, haine comme amour mêlés.

Il y a un noyau très dur au cœur de *Lalalangue.* C'est une phrase rapportée. Elle vient très tôt dans le parcours qu'a choisi Frédérique Voruz pour évoquer sa vie, celle de sa fratrie et on a beau faire, on ne comprend pas ce qui a pu conduire la femme qui est au centre du propos, la mère, à la concevoir, à la prononcer.

Elle est jeune. Elle est dans un hôpital. On a dû l'amputer d'une jambe après une chute, alors qu'elle se livrait, avec son mari, tête de cette cordée, à sa passion de l'escalade, dans les calanques de Marseille. Dans l'accident, elle a perdu les deux enfants à naître, deux garçons.

Our site uses cookies. Learn more about our use of cookies: Cookie Policy
ACCEPT

Une chaise, un projecteur de photos qu'elle manipule elle-même, un écran….Une photographie d'Antoine Agoudjian. DR.

Frédérique Voruz raconte cela et nous livre cette phrase de sa mère : *« Je me vengerai sur les enfants. »*

On ne comprend pas cette phrase, cette décision.

Le récit fonctionne en chapitres. Pas de stricte construction narrative. Des éclats. Des morceaux de vie. Des souvenirs très précis. Beaucoup d'enfants dans cette famille. Un père qui est sans doute écrasé par la culpabilité, mais qui divague et ne s'occupe absolument pas de sa progéniture. Il joue sa musique : piano, orgue. Il parle aux arbres. Il est très peu présent.

Our site uses cookies. Learn more about our use of cookies: Cookie Policy

ACCEPT

Gravité par-delà le rire, si bien saisie par Antoine Agoudjian. DR

La mère montre des signes de grand déséquilibre psychique, radinerie délirante et accueil des clochards, excessive dans la religion, brutale avec les enfants. Oui, peut-être se venge-t-elle…

Spectateur, on est tiraillé par des sentiments très contradictoires. Quelle folie ! Pas d'autre mot. Frédérique Voruz n'est pas un auteur naïf. Parmi les figures qui ponctuent *Lalalangue*, il y a la psychanalyste qui l'écoute et livre ses conclusions en écrasant sa cigarette. Le titre, *Lalalangue* fait référence à un concept lacanien : les mots de la famille, du cercle étroit dans lequel tel mot circule, avec ses significations particulières.

Ne racontons pas dans le détail cette « revue familiale ». Pas d'autres appuis qu'un écran sur lequel sont projetés quelques mots, les chapitres, et quelques photographies.

Frédérique Voruz, est une enfant du Théâtre du Soleil. Comme beaucoup d'artistes de la troupe d'Ariane Mnouchkine, elle a multiplié les formations exigeantes, de danse, de jeu, de réflexion. Simon Abkarian a fait appel à elle pour des spectacles et il a accepté d'être ici le « regard extérieur ».

Our site uses cookies. Learn more about our use of cookies: Cookie Policy

ACCEPT

Encore de l'angoisse, encore les terreurs de la petite fille. Photographie d'Antoine Agoudjian. DR.

Ce sont l'amitié et le Soleil, aussi, qui assurent le conseil artistique, Franck Pendino, la lumière, Geoffroy Adragna, le son Thérèse Spirli.

On rit beaucoup. Elle est drôle, cocasse, terrible dans la détresse comme dans la fureur cette jeune femme. Cette comédienne qui nous livre une part de sa vie. Le visage est d'une mobilité et d'une expressivité irrésistibles. Le regard magnifique d'intelligence et de sensibilité. La voix parlée et la voix chantée, harmonieuses. Le don de l'imitation, subtilement travaillé.

Frédérique Voruz ne se contente pas de dévoiler ses secrets de famille, ses secrets de maturation en quelque sorte. Comment elle a grandi ? Comment elle est devenue comédienne ? Non, elle joue sa vie, littéralement. Elle prend des risques. Elle est comme une acrobate sur un fil. Mais elle ne se casse pas la figure.

A venir : *Lalalangue* **aurait dû se déployer au Théâtre du Rond-Point. Mais les circonstances ont évidemment contrarié les projets artistiques de chacun. Comment se déploieront les saisons à venir. Nul ne le sait. Mais le travail et la personnalité de Frédérique Voruz doivent rencontrer un large public.**

Our site uses cookies. Learn more about our use of cookies: Cookie Policy

ACCEPT

(HTTP://LEJOURNALDARMELLEHELIOT.FR/TAG/LALALANGUE/), SIMON ABKARIAN (HTTP://LEJOURNALDARMELLEHELIOT.FR/TAG/SIMON-ABKARIAN/), THÉÂTRE DU ROND-POINT (HTTP://LEJOURNALDARMELLEHELIOT.FR/TAG/THEATRE-DU-ROND-POINT/), THÉÂTRE DU SOLEIL (HTTP://LEJOURNALDARMELLEHELIOT.FR/TAG/THEATRE-DU-SOLEIL/)

PREVIOUS ARTICLE

Quatre à quatre au théâtre 13 (http://lejournaldarmelleheliot.fr/quatre-a-quatre-au-theatre-13/)

NEXT ARTICLE

Côme de Bellescize, la lucidité par la comédie (http://lejournaldarmelleheliot.fr/come-de-bellescize-la-lucidite-par-la-comedie/)

0 0 facebook.com/sharer.php?u=http://lejournaldarmelleheliot.fr/sur-l-eau-haute-de-l-ambivalence/ (http://lejournaldarmelleheliot.fr/sur-l-eau-haute-de-l-ambivalence/)

Copyright ©2019, Armelle Héliot, Tout droits réservés.

Our site uses cookies. Learn more about our use of cookies: **Cookie Policy**

ACCEPT

LA CROIX

« Lalalangue », la mère de bric et de broc

Critique

Frédérique Voruz entrelace théâtre et psychanalyse dans un seul-en-scène audacieux où elle tente de se réconcilier avec une enfance embourbée dans la folie de ses parents.

- Laurence Péan,
- le 17/11/2022 à 16:04

réservé aux abonnés
Lecture en 2 min.

Frédérique Voruz dans « Lalalangue ».

Lalalangue. Prenez et mangez-en tous

Théâtre du Rond-Point à Paris

Elle incarnait ardemment la Choryphée, tenancière du lupanar d'Argos, dans *Électre des bas-fonds* monté par le très inspiré Simon Abkarian au Théâtre

du Soleil (1). Le metteur en scène poursuit l'aventure avec Frédérique Voruz dans ce seul-en-scène impressionnant de maîtrise.

La comédienne qui a commencé sa carrière sous les auspices d'Ariane Mnouchkine déroule le fil d'une enfance malmenée dont elle aurait pu ne pas sortir indemne… Le titre est un clin d'œil à Lacan, l'inventeur du néologisme « lalangue » pour évoquer le dictionnaire des névroses familiales, que l'actrice a joliment détourné, enchevêtrant deux univers : le théâtre et la psychanalyse, qui furent l'un et l'autre nécessaires à sa survie. Car il s'agit bien de survie quand on est élevé par des parents flirtant avec la folie, une mère qui déteste ses enfants et un père qui les fuit.

Unijambiste et catholique excessive

À l'origine de la débâcle familiale, un accident de montagne. Alors qu'ils escaladaient une paroi dans les calanques de Marseille, le père dévisse, entraînant dans sa chute sa femme. L'issue est tragique. Elle perd sa jambe gauche et les jumeaux qu'elle attendait. Après trois semaines de coma, elle se réveille et prononce ses mots terribles : *« Je me vengerai sur les enfants. »*

Le dispositif scénique est simple. Une chaise, un projecteur, un petit écran en fond de scène. Pour raconter son enfance au bord du gouffre, Frédérique Voruz passe des diapositives où on la voit enfant, seule ou entourée de ses sept frères et sœurs. Chaque photo ouvre un chapitre de sa vie marquée au fer par des personnages centraux à qui elle donne chair.

Théâtre : « Monsieur le curé fait sa crise », un désopilant seul-en-scène dans les paroisses

Sa mère d'abord, unijambiste, omnipotente et catholique excessive – *« Dieu nous a à l'œil »*. Elle se pose en martyre, donnant à ses lubies des airs de jouissance

perverse. Elle nourrit ses rejetons avec des boîtes de conserve avariées – *« Il ne faut rien gâcher »* –, accueille des clochards *« qui puent »,* récupère le papier toilette usager qu'elle repasse et leur refourgue, aurait préféré n'avoir que des garçons et, de toute façon, leur préfère ses chiens.

Son père ensuite, vacillant sous le poids de la culpabilité, qui parle aux arbres et par borborygmes. La psy enfin, figure haute en couleur, qui participe au sauvetage de l'enfant devenue adulte, ponctuant chaque fin de séance d'un geste théâtral pour écraser sa cigarette.

Du grotesque au désespoir

Sans un moment de répit, nous suivons la remontée à la surface de cette héroïne résiliente qui arrive à se défaire peu à peu des oripeaux de l'enfance pour (re) naître sur une scène de théâtre.

Jouant brillamment de tous les registres, alternant le grotesque et le désespoir, la tendresse et la trivialité, elle nous fait tanguer, nous spectateurs, tantôt du côté d'une émotion fébrile quand elle veut caresser le *« moignon mielleux »* de sa mère et se fait vertement rabrouer, tantôt du côté du rire lorsqu'elle se rêve en Frédérique DiCaprio à la proue du *Titanic*, chantant à tue-tête du Céline Dion…

L'humour dont Frédérique Voruz se pare comme d'un bouclier rend plus légère cette odyssée héroïque, et finalement presque aimable cette mère blessée qui lui a transmis sa folle énergie. Gageons que *Le Grand Jour*, second volet de ce récit familial, présenté au Théâtre du Soleil à partir du 15 février prochain, sera aussi réussi.

Jusqu'au 27 novembre. Le texte est publié aux Éditions HarperCollins avec une très belle préface de Simon Abkarian.

(1) Électre des bas-fonds se jouera du 25 au 28 janvier 2023 à La Criée de Marseille, les 1er et 2 février à Nîmes et les 8 et 9 mars à Décines près de Lyon.

CRITIQUE

Théâtre. Au nom de la mère, de la fille…

Avec *Lalalangue*, Frédérique Voruz raconte son enfance. Entre souvenirs rugueux et gros éclats de rire. Une autobiographie pas ordinaire et savoureuse.

Publié le Mercredi 29 Janvier 2020 - Gérald Rossi

photo : Antoine Agoudjian

Il fallait oser. Frédérique Voruz l'a fait. Elle se met à nu devant les spectateurs, en paroles entendons-nous, pour raconter l'histoire… de sa mère. Et donc, par ricochet un peu beaucoup la sienne. La jeune comédienne que l'on a pu voir récemment dans *Électre*, de Simon Abkarian au Théâtre du Soleil, a choisi pour sa première création en solo d'écrire et d'interpréter une autobiographie qui commence dans les années bébé.

L'aventure débute même avant, dans les calanques de Marseille. Le père, qui sera toujours absent et qui désormais parle aux arbres, fait alors de l'alpinisme avec son épouse. Ils dévissent, tombent, lui s'en sort avec un bras cassé et elle se voit amputée d'une jambe. *« Je me vengerai sur les enfants »,* aurait-elle déclaré sur son lit d'hôpital.

Les enfants sont élevés dans des principes de pauvreté. On ne mange que du pain rassis pour toujours finir celui de la veille. On ne porte que des fringues élimées, pour être raccord avec la dèche, meilleur filon, paraît-il, pour gagner le paradis.

Frédérique étouffe, et c'est une psy qui, dit-elle entre deux éclats de rire, lui permet enfin de s'en sortir. Le chemin n'est pas facile pour la petite fille (puis la jeune personne) qui, comme refuge, rêvait de se faire enlever par Leonardo DiCaprio, et qui, sous la douche, se cachait un peu *« pour que Jésus ne voie pas (sa) zézette ».* Parce que tout, dans la famille, est ramené à la religion catholique, poussée dans ses recoins les plus poussiéreux.

Sur cette trame, avec trois fois rien et quelques méchantes diapositives projetées sur le mur, comme des souvenirs regardés en famille avant l'invention du numérique et des smartphones à tout faire, Frédérique Voruz déroule son aventure personnelle, *« tragique, mais hilarante »,* dit-elle. Au-delà de ce récit sensible, à la limite du tragique mais follement drôle, *Lalalangue* qui, selon le jargon psychanalytique lacanien, évoque un dictionnaire ayant cours dans la seule famille concernée, est l'occasion de saluer un travail remarquable. Et une comédienne talentueuse.

Jusqu'au 9 février au Théâtre du Soleil, Cartoucherie de Vincennes, Paris 12 e ; tél. : 01 43 74 24 08.

Plus d'articles sur les sujets qui vous intéressent :

THÉÂTRE

Presse écrite FRA

LE FIGARO

Famille du média : **PQN (Quotidiens nationaux)**

Périodicité : **Quotidienne**

Audience : **1947000**

Sujet du média : **Actualités-Infos Générales**

Edition : **18 novembre 2022**

P.6

Journalistes : **ANTHONY PALOU**

Nombre de mots : **611**

CULTURE

« LALALANGUE » : MÈRE AGITÉE

DANS CE SEUL-EN-SCÈNE EN FORME DE CONFESSION À TOMBEAU OUVERT, LA COMÉDIENNE FRÉDÉRIQUE VORUZ SE RÉAPPROPRIE SON ENFANCE. D'UNE IMPLACABLE DRÔLERIE.

ANTHONY PALOU apalou@lefigaro.fr

« *Je la haïssais de l'aimer autant* », dit Frédérique Voruz à la fin de son spectacle survolté. De quoi ou plutôt de qui parle-t-elle ? De sa mère, Marie-Madeleine, et il faut avouer qu'elle est un cas, cette mère. À l'entendre, elle était presque un phénomène de foire. Une mère ? Non, plutôt une mérule. Mais remontons le fil de l'histoire.

La « lalangue » est un néologisme lacanien donné au dictionnaire de la langue des névroses familiales, un ensemble de mots qui ne veulent dire quelque chose que pour une famille donnée. Ainsi, il sera bien question ici du langage, mais surtout de l'histoire d'une mère, de ce corps amputé de Marie-Madeleine, qui a perdu sa jambe gauche quand elle avait 18 ans lors d'un accident d'alpinisme dans les Calanques de Marseille et qui déclara en allemand – le choc, probablement ! –, après trois semaines de coma : « *Was ist los ? Was mache ich hier ? Wo ist mein jambe ?* » Puis, un peu plus tard, en français : « *Je me vengerai sur les enfants.* » Charmant.

La pièce débute par la chute, qui n'est pas triste puisque, à défaut d'être hautement traumatique, le spectacle est une succession de situations hilarantes. Sans doute est-ce là tout le talent de Frédérique Voruz, sobrement mis en scène par Simon Abkarian : dissoudre le sordide dans l'acide du comique voire de la farce. Lors de son accident, en sus de sa guibole, la mère a perdu les jumeaux qu'elle portait dans son ventre. Qu'importe, elle aura ensuite huit enfants avec son mari Paul, rencontré lors d'un stage de ski de fond, un type complètement givré.

La cadette s'appelle donc Frédérique, elle est là, devant nous dans la salle Roland Topor du Théâtre du Rond-Point. Et c'est presque un miracle tant son enfance et son adolescence furent un champ de bataille. Lorsqu'elle entre en scène – tee-shirt blanc, pantalon noir –, la comédienne semble jouer sa peau. Car pendant 1 h 20 elle rejouera sa vie, commentant des diapositives familiales projetées sur un petit écran.

Marécage familial

Attention, la séance diapo ne sera pas de tout repos. Une expérience vortex. Frédérique Voruz est impayable lorsqu'elle imite sa mère trimbalant sa panoplie de prothèses, jambes de ville, de sport, rajouts de pieds aux ongles peints, etc., cette mère « messeuse », catholique puritaine, maladivement radine, pleure-misère. Dans la maison de Marie-Madeleine, Dieu est chez lui. Et quand la mère se met à chanter, on entend résonner le transept et trembler les orgues. Au fur et à mesure que défilent les diapos, la vie de Frédérique semble se rétrécir. Entre un père complètement cintré qui parle tout seul, une mère bancale, deux grands-mères maboules, une clocharde qui sent la vinasse et autres joyeusetés du genre humain.

Dans ce marécage familial, quelques portes de sortie : la psychanalyse – le pastiche de l'analyste lacanienne est désopilant – et, bien sûr, le théâtre et sa rencontre avec Ariane Mnouchkine. Si l'enfance est un royaume, *Lalalangue* nous conte a contrario l'absence de royauté. Après que la comédienne a prononcé ses derniers mots, « *Prenez et mangez-en tous* », sous-titre de la pièce, sa voix continue de crépiter dans notre crâne. C'est qu'on en reprendrait de cette réjouissante lalalangue-là. ■

***Lalalangue*, au Théâtre du Rond-Point (Paris 8e), jusqu'au 27 novembre. Tél. : 01 44 95 98 21. www.theatredurondpoint.fr**

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

Presse écrite FRA

LA TERRASSE

Famille du média : **Médias spécialisés grand public**

Périodicité : **Mensuelle**

Audience : **781611**

Sujet du média : **Culture/Arts littérature et culture générale**

Edition : **Novembre 2022 P.8**

Journalistes : **Agnès Santi**

Nombre de mots : **530**

Critique

Lalalangue

THÉÂTRE DU ROND-POINT / TEXTE DE **FRÉDÉRIQUE VORUZ** / MISE EN SCÈNE **SIMON ABKARIAN**

Seule en scène, Frédérique Voruz se livre : elle se réapproprie et réinvente son enfance auprès d'une mère dévoratrice. Un acte théâtral fort où les mots agissent à plein régime.

Dans les contes, il arrive que l'on transforme le plomb en or. Dans celui qu'a conçu pour nous Frédérique Voruz c'est aussi, à sa manière, une étonnante transmutation qui s'opère, une sorte de mise à distance, de rite de passage, de guérison. Le temps est passé par là, les douleurs et les peurs ont été plus ou moins digérées, l'emprise d'une mère monstrueuse s'est défaite. Devenue grande, devenue comédienne – et autrice ! –, Frédérique raconte, se livre, diapositives familiales à l'appui. Seule en scène, elle expose avec une force épatante son histoire de survie en milieu hostile. En complicité avec le public, sous son regard, elle l'interprète et l'analyse avec une lucidité teintée d'humour, avec une vitalité débordante. Preuve à la fois de son grand talent, et de la possibilité encourageante de se sortir de ses enfermements et traumatismes. Comment s'extraire d'une vie passée sous les commandements d'une mère qui ne vous veut aucun bien ? Sous l'œil bienveillant de Simon Abkarian, camarade du Théâtre du Soleil, la comédienne réinvente, transforme, transpose : elle est une héroïne qui célèbre le théâtre autant que la psychanalyse, deux domaines où agit intensément la puissance des mots, où se bousculent et rivalisent aussi un tas de sentiments contradictoires – la haine, la peine, l'amour, la souffrance, la honte, la pitié...

Survie en milieu hostile

Petite dernière d'une famille de sept enfants, Frédérique Voruz a vécu sous la coupe d'une mère qui vit dans une jouissance de la privation, dans une radinerie extrême, dans un mysticisme catholique médiéval invoquant sans cesse le regard d'un Dieu inquisiteur. Une vie en autarcie, mis à part l'accueil de quelques clochards avinés qui effrayaient la petite fille. Passionnée d'alpinisme, cette mère insubmersible a été amputée d'une jambe lors d'un accident de montagne. « *Je me vengerai sur les enfants* » a-t-elle annoncé sur son lit d'hôpital. Elle tint parole. « *Nous étions des bouts, des lambeaux, des morceaux de notre mère... Ses prolongements. Nous lui appartenions. Nous étions elle. Sa jambe perdue...* » Le père quant à lui parle aux arbres. Les scènes s'enchaînent avec fluidité et limpidité, éclairant certains faits marquants, et les divers membres de la famille se reconnaissent aisément selon le jeu et la voix. En psychanalyse lacanienne, le lalalangue est le nom donné au dictionnaire familial, aux paroles qui véhiculent l'inconscient. Cette réinvention familiale, cette vie librement mise en scène sous le regard du public est un acte artistique fort et émouvant. Un acte émancipateur, loin de tout larmoiement, qui force l'admiration.

Frédérique Voruz dans *Lalalangue*.

© Antoine Agoudjian

Agnès Santi

Théâtre du Rond-Point, 2 bis avenue Franklin D. Roosevelt, 75008 Paris. Du 8 novembre au 27 novembre 2022, du mardi au samedi à 20h30, dimanche à 15h30, relâche le 11 novembre. Tél. : 01 44 95 98 21. Durée de la représentation : 1h20. Spectacle vu au Cirque Électrique.

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

Presse écrite FRA

Télérama Sortir

Famille du média : **Médias spécialisés grand public**

Périodicité : **Hebdomadaire**

Audience : **1093000**

Sujet du média : **Lifestyle Tourisme-Gastronomie**

Edition : **Du 02 au 08 novembre 2022 P.5**

Journalistes : **T.V.**

Nombre de mots : **87**

DRAKOO ÉDITION - PEVEL & WILLEM | CYRIL ZANNETTACCI POUR TÉLÉRAMA

« Je la haïssais de l'aimer autant »

C'est ainsi que Frédérique Voruz parle de sa mère dans une confession héroïque. Cette dernière, ayant perdu une jambe lors d'un accident, s'est vengée sur sa progéniture, qui « risquait » d'avoir la vie heureuse dont elle fut privée. — **T.V.**

| *Lalalangue* | Du 8 au 27 nov. | Du mar. au sam. 20h30, dim. 15h30 | Théâtre du Rond-Point, 2 bis, av. Roosevelt, 8e | 01 44 95 98 21 | 12-29 €.

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

(http://www.theatrorama.com/)

Lalalangue, prenez et mangez-en tous (http://www.theatrorama.com/theatre-paris/theatres-parisiens/lalalangue-prenez-et-mangez-en-tous/)

DANY TOUBIANA | NOVEMBRE 16, 2019

Revue de famille

En psychanalyse lacanienne, la "Lalalangue" est le nom donné à tout le dictionnaire familial, celui qui regroupe les injonctions, les proverbes, les idées qui reviennent et toutes ces phrases qui emberlificotent la pensée et l'éducation des enfants. Tous ces mots dits par les adultes, pris au pied de la lettre par les enfants et dont le poids devient réalité.

"Il y a un mot pour chaque chose" disait la mère de Frédérique Voruz qui signe "Lalalangue, prenez et mangez-en tous". Et dans sa pièce, chaque mot claque comme une gifle, fait mouche et se déploie dans tous les sens, pour finalement laisser émerger la tendresse sous la rosserie, les larmes sous les rires et la colère sous la dérision.

"Lalalangue" est l'histoire d'une mère. Tout commence par une escalade en montagne au-dessus des Calanques de Marseille. Le père en tête de la cordée, dévisse et entraîne dans sa chute son épouse qui se retrouve amputée de sa jambe gauche et perd les jumeaux qu'elle attendait. L'histoire devient alors celle du corps de cette mère unijambiste, emprisonnée dans ce corps souffrant et qui dit sur son lit d'hôpital : "Je me vengerai sur les enfants". Elle eut sept enfants, des filles pour la plupart alors qu'elle préférait les garçons.

En racontant sur la scène le drame avec distance et beaucoup de second degré, Frédérique Voruz permet de transformer cet accident en une scène initiale dont l'horreur ouvre les personnages principaux vers le mythe. Considérant ses enfants, ses chiens et autres objets vivants comme un prolongement d'elle-même, cette mère devient l'Ogresse des contes alors que le père écrasé par la culpabilité se dédie au piano et dialogue avec les arbres, comme un roi qui ne voudrait plus gouverner et se perd dans son esprit . Au milieu de tout cela, les enfants imaginent toutes sortes de stratégies pour échapper à la jalousie et aux injonctions maternelles.

Prenez, ceci est mon corps…

Le corps de la mère devient un objet de répulsion et de fascination pour la petite fille. Un corps composé de deux parties : l'une permanente et l'autre substituable. Autour de cette jambe manquante, la mère se réfugie dans une jouissance catholique de martyre qui se prive de tout, visite les clochards et oblige ses filles à faire de même, sous le regard de Dieu qui a tout le monde à l'oeil.

Pour échapper aux rets de la folie familiale, la petite fille s'évade en rêvant aux bras de Léonardo Di Caprio ? Imaginer d'autres regards qui ne salissent pas, qui ne dévalorisent pas et développer surtout une attitude irrévérencieuse pour souligner chaque travers, écouter cette voix qui hurle à l'intérieur et construire cette volonté subversive qui échappe à la folie maternelle.

Le texte prend toute la place, il se fait murmure ou s'enfle jusqu'au cri, interpelle Jésus ou fait appel à Harry Potter et à ses pouvoirs, s'entrecoupe de berceuses enfantines ou de chansons de messes.

En opposition à ce texte dit avec une énergie de jeu qui ne se dément jamais, renforçant l'intimité, la scénographie se résume à une chaise et un appareil à diapositives. La projection des diapos découpe le texte en séquences où les confidences deviennent de plus en plus intimes. Déversée jusqu'au bout, du maelström de la colère surgit la reconnaissance de la fille à l'égard de la mère: une mère cabossée, enfermée jusqu'à la folie dans une souffrance dont elle n'a pas les mots. Les mots de la fille disent enfin la tendresse, les transmissions, l'apaisement qui ont trouvé un chemin. Osant rire des drames familiaux, elle transforme l'horreur et le laid, faisant de "sa mère la gargantuesque héroïne" de sa pièce, puisque tout est une question de regard.

Sans jamais se victimiser, ni larmoyer, dans un jeu d'actrice impétueux et précis,- qui s'est forgé notamment auprès d'Ariane Mnouchkine et de Simon Abkarian – Frédérique Voruz nous emmène comme une tornade dans un passé désormais digéré. Elle aurait pu disparaître, mais en posant les faits les uns après les autres presque avec méthode, en utilisant l'humour comme un abrasif, elle fait de cette histoire émouvante et tumultueuse une ode à ce métier de comédienne qui lui a permis de se reconnaître et de s'ouvrir à une autre vision d'elle-même. Une vision qui rassemble les opposés, qui intègre la douleur et les rires, la dévoration et la renaissance.

- *Lalalangue, prenez et mangez-en tous*
- *De et par Frédérique Voruz*
- *Sous le regard bienveillant de Simon Abkarian*
- *Conseil artistique : Frank Pendino*
- *Création Lumière : Geoffroy Adragna*
- *Création sonore : Thérèse Spirli*
- Crédit photos: Antoine Agoudjian
- *Vu au Lavoir Moderne Parisien*
- *Du 29 Janvier au 9 Février 2020 au Théâtre du Soleil- Cartoucherie de Vincennes*

Facebook LinkedIn Twitter Pinterest Google+

ARTICLES EN RELATION VOUS POURRIEZ AIMER ÇÀ

FACE À LA MÈRE MIS EN SCÈNE PAR ALEXANDRA TOBELAIM (http://www.theatrorama.com/theatre-paris/theatres-parisiens/face-a-la-

TROPIQUE DE LA VIOLENCE MIS EN SCÈNE PAR ALEXANDRE ZEFF (http://www.theatrorama.com/theatre-paris/theatres-parisiens/tropique-

LES FONDS DE L'ART DE L'OVRE ERMITE (http://www.theatrorama.com/theatre-paris/theatres-parisiens/dans-les-

BANANAS (AND KINGS) DE JULIE TIMMERMANN AU THÉÂTRE LA REINE BLANCHE (http://www.theatrorama.com/theatre-paris/theatres-parisiens/bananas-

(http pari

0 (HTTP://WWW.THEATRORAMA.COM/THEATRE-PARIS/THEATRES-PARISIENS/LALALANGUE-PRENEZ-ET-MANGEZ-EN-TOUS/#COMMENTS) COMMENTAIRE(S)

REJOINDRE LA CONVERSATION →

NEWSLETTER

(http://www.theatrorama.com/)

THÉÂTRORAMA DEPUIS 2008

Lalalangue (Prenez et mangez-en tous) de et par Frédérique Voruz Sous le regard bienveillant de Simon Abkarian

20 Novembre 2019

Photo ANTOINE-AGOUDJIAN

Bouleversant, Drolatique, Époustouflant

> *« Lalangue : langue revisitée comme une musique inconsciente à travers une pratique des enfant et de leur mère. » Concept de Lacan*

Quel talent ! Frédérique Voruz nous émeut, nous chavire, nous amuse et nous interpelle.

Photo ANTOINE-AGOUDJIAN

Frédérique Voruz nous conte avec ferveur et humour l'histoire de son enfance dominée par une mère castratrice, catholique et unijambiste se vengeant de sa souffrance sur ses enfants.

Une mère préférant son chien à ses filles, une mère tyrannique…

Frédérique Voruz nous entraine avec dynamisme et brio dans l'univers de cette famille où elle s'est construite envers et contre tous.

Sur scène un projecteur de diapo à l'aide duquel, Frédérique Voruz tout au long de ses confidences nous présente sa nombreuse fratrie, ses grands-mères ennemies, son père qui parlait aux arbres tous ces êtres gravissant autour de cette mère odieuse et avilissante.

Par intervalle, sa spy l'interrompt et la recadre avec grandiloquence.

C'est vivant, dynamique, transperçant sans jamais tomber dans le pathos.

Malgré la persécution maternelle, la petite fille se blottit contre le moignon de sa mère et se crée un monde à elle, un monde imaginaire...

Ne soyons pas étonnée qu'elle soit devenue cette comédienne talentueuse.

A travers ces mots profonds, magnifiques, parfois cyniques, le pardon est loin d'être absent.

Très beau moment de théâtre et merci à Fréderic Voruz que l'on a fort envie de revoir très vite sur les planches.

Claudine Arrazat

“Lalalangue – Prenez et mangez-en tous”

De et avec Frédérique Voruz
Sous le regard bienveillant de Simon Abkarian

Conseil artistique : Franck Pendino
Création son : Thérèse Spirli
Création lumière : Geoffroy Adragna

PHOTO ANTOINE-AGOUDJIAN

hottello

CRITIQUES DE THÉÂTRE PAR VÉRONIQUE HOTTE

Fév
03

Lalalangue – Prenez et mangez-en tous, une revue familiale, de et par Frédérique Voruz.

Crédit photo : Antoine Agoudjian.

Lalalangue – Prenez et mangez-en tous, une revue familiale, de et par ***Frédérique Voruz***, sous le regard bienveillant de ***Simon Abkarian***.

Cette histoire est à elle seule un mythe, singulière mais universelle, tragique mais joyeuse. Elle raconte comment une enfant s'est protégée de la folie maternelle, et les stratégies alors mises en œuvre par la fillette pour « résister » jusqu'à sa majorité.

Le choix de la survie – la distance, le recul, la mise en perspective – invite l'humour, l'ironie, le comique, le jeu des figurations et des métamorphoses qu'on s'octroie.

Vivre, sous le regard maternel, et vouloir s'en défaire enfin pour être soi-même.

L'occasion d'une ouverture à la création personnelle qui transcende un milieu hostile.

L'histoire de *Lalangue* est l'histoire d'une mère, d'un corps familier à la fillette et caractéristique – unijambiste – car la mère, passionnée de montagne et d'escalade, a perdu sa jambe gauche lors d'un accident dans les Calanques de Marseille. En guise de conclusion, elle dira sur son lit d'hôpital : « *Je me vengerai sur les enfants.* »

Les figures qui accompagnent l'enfance de l'auteure, narratrice et personnage – la fille -, sont toutes plutôt folles, violentes, inattendues, improbables et extraordinaires.

Le conte cruel finit bien, en dépit de tout, avec des parents dignes de la famille inquiétante du Petit-Poucet et qui n'aurait pas le projet conscient de faire le mal.

La toute-puissance maternelle est souvent à l'honneur dans les contes de fées, via le personnage mythique de l'ogre et l'ogresse, mangeurs d'enfants – détestés, honnis.

L'enfant n'en éprouve pas moins de la jubilation, quand lui est racontée cette histoire terrifiante, qui reflète l'effroi d'être mangé et de se sentir disparaître dans le monstre.

Lalalangue – Prenez et mangez-en tous – est une histoire de famille, la « lalalangue » étant en psychanalyse lacanienne le nom du dictionnaire familial, un ensemble de mots qui ne veulent dire quelque chose que pour une famille donnée.

Pour la mère – recluse dans un monde d'obsessions et de fixations -, et pour tous, les mots ont leur poids, aptes à imaginer un autre univers, à devenir fiction et à faire réalité aussi car les choses portent un nom qui les désigne précisément, répète-t-on.

Le plaisir maternel – empêcheur de tourner en rond et grand casseur de joie et d'ambiance – consiste ainsi à empêcher l'expression du désir et du plaisir enfantins.

La Mère nécessairement, de par sa posture originelle, quant à son enfant, représente et illustre la puissance – une séduction exercée – qui pare au danger.

Pour l'enfant, le monde n'est que maternel, provoquant des perceptions directes. Or – psychanalyse pour les nuls- , pour que celui-ci trouve sa place dans le monde, il faut qu'il soit exclu de la sphère originelle, déjà chassé du paradis utérin pour exister.

Est conseillé à la mère de considérer l'enfant comme un être distinct d'elle-même et d'accepter en conséquence qu'il soit un autre, hors d'elle, séparé symboliquement.

Un projet impossible car même si l'enfant est « détaché » physiquement, il n'est pas considéré par la mère comme un autre, il continue de faire partie d'elle, croit-elle.

La mère de Frédérique Voruz encore considérait ses enfants – sept -, ses chiens et autres exclus vivants comme faisant partie d'elle, comme des extensions de son corps.

Une mère réfugiée dans une jouissance chrétienne de martyre, qui se privait de tout, emmenait ses filles visiter les malheureux, sûre que Dieu les regardait d'en haut.

La petite-fille est prise dans les rets de la folie de ses parents dont cette mère « abusive ». Elle s'en sort en se racontant des histoires et en faisant appel à une psychanalyste à laquelle l'interprète doit son salut, « raccrochée » enfin à la vie.

Un passé accepté en tant que tel, livré avec beaucoup de distance et de second degré. La comédienne chante juste, de sa belle voix posée, des chansons de famille, des chansons d'enfance, des chants d'église et des compositions personnelles.

La scénographie est élémentaire et épurée : une chaise, un projecteur à diapositives qui égraine tout le long de la représentation les photos de famille qui ponctuent le récit, créant intimité et confidence avec le public acquis à la cause enfantine.

Or, pour qu'il y ait théâtre, il fallait un rendez-vous honoré avec la transcendance et les métamorphoses de l'interprète, ce que celle-ci réussit merveilleusement, n'en finissant pas de peupler ce monde enfantin de silhouettes improbables et côtoyées.

Mère claudicante ménageant son « moignon » que veut faire sien la fillette ; père refermé sur l'imaginaire, peu éloquent, dialoguant avec les éléments et les arbres.

Sœur aînée « punk » qui trouve assez vite les voies de la liberté en fuyant la maison.

Saleté, insanité, enfermement et réclusion, les enfants subissent une maltraitance confuse et constante – peu d'affection, place disproportionnée accordée aux animaux – les chiens -, et à tous les laissés-pour-compte que la Mère protège.

Mais la puissance de vivre de la comédienne est hors-norme : elle se décide à faire du théâtre son métier et sa raison de vivre, moqueuse, désinvolte et irrévérencieuse.

L'opposition subversive, la mise à distance, a fabriqué une identité, une existence.

L'actrice fait feu de tout bois, s'amuse des travers, des défauts et des obsessions de la Coupable, la rejetant puis la rattrapant, compatissante et protectrice à son tour.

Dansant, virevoltant, puis prenant assise sur une chaise, une jambe repliée rappelant la mère handicapée, la fillette éternelle irradie la scène de la lumière qu'elle recèle.

Véronique Hotte

Théâtre du Soleil – Cartoucherie – Route du Champ-de-Manœuvre 75012 Paris, du 29 janvier au 9 février. Compagnie Aletheia Tél : 06 21 27 17 75.

Votre commentaire

Entrez votre commentaire...

← Supervision, un texte de Sonia Chiambretto, mise en scène de Anne Théron.

Le Fantôme d'Aziyadé, d'après Pierre Loti, adaptation et mise en scène de Florient Azoulay et Xavier Gallais. →

Propulsé par WordPress.com.

THÉÂTRE

LALALANGUE. FAMILLE, JE VOUS HAIS...

30 OCTOBRE 2022

Rédigé par Sarah Franck et publié depuis Overblog

© Antoine Agoudjian

Nous avons tous, et certains plus que d'autres et avec plus de raisons, des comptes à régler avec ceux qui nous ont élevés. Surtout quand le malheur s'invite à notre table. Frédérique Voruz en fait un spectacle pour le mettre à distance.

Un plateau nu. Une chaise haute, un projecteur de diapos, un petit écran en fond de scène. Ces projections, elles incarnent le violon qui accompagne le conteur, la petite madeleine dans le marigot des souvenirs. C'est de la mémoire qu'il va être question, et d'une vie hors norme sous une apparente bien-pensance, de l'uniformité de jours assourdis, sans éclat, où une mère qui a perdu sa jambe dans un accident de montagne reporte sur ses enfants l'aigreur de sa passion disparue et où le père ne cesse de fuir. Elle est là, sur scène, l'enfant devenue grande, pour dire « je », pour exprimer ce que l'on tient d'ordinaire caché, ce qui se vit dans le silence et la perte de soi.

© Antoine Agoudjian

Merci Seigneur, une image d'horreur

Elle les fait apparaître l'un après l'autre sur l'écran noir de ses cauchemars, ces photos de famille dont la neutralité et l'apparente bienveillance cachent les abîmes où ils ont été précipités. Un enfer dont Dieu est le Grand Ordonnateur, la puissance tutélaire, l'inspirateur. Frédérique Voruz raconte la haine mutuelle de ses deux grand-mères, les séjours à l'église deux fois par semaine à chanter l'amour de Dieu quand on n'en pense pas un mot, la foi ardente et rigoriste qui dévore la mère et les excès qu'elle engendre : une « charité » qui fait de la maison un repaire de clochards, sales, puants, pétants qui font peur aux enfants, une vie rétrécie pour se vivre pauvre parmi les pauvres, en habits usés et sans charme dans un décor de rebut, acheté d'occase dans les dépotoirs de la société quand la famille, d'origine bourgeoise, pourrait vivre à son aise. Un long calvaire – Jésus encore – où la foi n'est d'aucun secours, bien au contraire, et où le Créateur est l'instigateur de tous les maux et non leur solution.

© Antoine Agoudjian

La lumière au bout du tunnel

Frédérique Voruz dit sa différence d'avec les enfants de son âge, l'absence d'amis, la honte, la solitude, l'impossibilité d'être elle-même avec cette mère qui la dévore et la rejette, qui interdit toute caresse, brise tout élan, annihile toute velléité de révolte, et ne voit la vie qu'à travers le châtiment et la flagellation qu'elle s'inflige à elle-même comme elle l'inflige aux autres. Il y a du désarroi, de l'errance et du désespoir dans ce cul de basse-fosse où la famille s'englue et où les enfants, les uns après les autres, n'ont qu'une idée : fuir dès que possible. Une silhouette cependant hante les lieux – on ne la connaîtra que par l'évocation qu'en fait Frédérique Voruz, voix de rogome et clope au bec qu'elle éteint nerveusement après avoir lâché une vérité éclairante. La « psy » détient les clés pour ouvrir ces portes cadenassées, pour laisser entrer l'air. Mais pour cela vingt ans sont nécessaires, à se débattre, à mettre bout à bout des victoires insignifiantes, des petits « non », des passer outre, pour comprendre qu'on est capable de marcher seul sans croire qu'on va tomber.

© Antoine Agoudjian

Une famille pour toutes les autres

Ce que raconte Frédérique Voruz est, à des degrés divers, ce que vivent bien des familles. Même si les difficultés restent le plus souvent masquées, du registre du non-dit, si elles n'atteignent pas ce paroxysme, elles pèsent longtemps et nous faisons souvent, pour ne pas dire toujours, à notre corps défendant, le malheur de nos proches, infligeant des blessures plus ou moins volontaires issues de nos propres blessures. Le malheur, qu'il résulte d'une volonté de puissance, d'un rejet, d'une perte, d'un exil ou du désamour structure notre vie. Les épreuves nous construisent en nous obligeant à prendre position. Mieux, surmontées, elles nous disent ce que nous devons aux nôtres car leurs valeurs ou leurs façons d'être ont forgé notre armature, dessiné notre silhouette. Nous sommes aussi, inversé ou pas, leur reflet. Et la « lalalangue », ce code propre à chaque famille, ces petits mots qui n'appartiennent qu'à notre communauté, ce corpus de phrases qui n'a de sens que pour nous sont une partie constitutive de notre être.

© Antoine Agoudjian

Mettre à distance, l'essence du théâtre

Cette leçon, apprise dans la violence qui transpire dans cette évocation où la frontière entre le mal et le bien devient floue et cède la place à la douleur du parcours masochiste et sadique de la mère, et aux dégâts qu'elle occasionne pour l'ensemble de la famille, Frédérique Voruz choisit d'en rire et de nous en faire rire. On chemine sur un fil ténu entre l'insupportable et le cocasse, mais jamais Frédérique Voruz ne cède au pathos. L'humour est la politesse du désespoir, mais aussi son remède. Elle chansonne sur le moignon, s'extasie sur sa douceur et sa rondeur. Elle se débat aussi, grimace sous les coups, renâcle, s'agite sans relâche pour sortir du carcan. Son évocation de la voix sèche et haut perchée de la mère, les stratégies qu'elle déploie en usant de son infirmité, les gromelots indistincts et fuyants du père, l'outrance volontaire qu'elle met à dépeindre chacun, cette manière de les mettre en scène pour les mettre à distance, pour pouvoir vivre et se vivre à côté d'eux est théâtre Tout d'ambivalence, mais théâtre cependant. Au bout du chemin, c'est bien le théâtre qui est la thérapie ultime, la conséquence et la réponse à ce que la comédienne a vécu. Dans ce spectacle attachant qui raconte l'expérience d'une vie et de toutes les vies, « le monde est un théâtre et tous, hommes et femmes, n'en sont que des acteurs… »

Théâtre du Rond-Point - 2 bis, avenue Franklin D. Roosevelt **-** 75008 Paris

www.theatredurondpoint.fr

Du 8 au 27 novembre 2022, à 20h30

LALALANGUE PRENEZ ET MANGEZ-EN TOUS DE FRÉDÉRIQUE VORUZ

La belle vengeance théâtrale d'une enfant blessée

Publié par Gilles Costaz 31 janvier 2020 Critiques Théâtre 0

Evitez d'avoir une mère alpiniste ! Surtout, quand celle-ci, en compagnie de son mari, dévisse dans les rochers de Cassis, perd une jambe dans l'accident et décide de se venger, sa vie durant, sur ses enfants. Pour faire face à la dureté d'une mère (qui se croit bonne en adorant Dieu et en se passionnant pour un misérable chanteur catholique), une seule réplique possible : le seul en scène vengeur. C'est que fait Frédérique Voruz, comédienne du Soleil, qui, là, se produit sans autre partenaire qu'une tournette de diapositives où se racontent les étapes douloureuses de son passé. Une seule réponse donc : le monologue furibond, mais dans la drôlerie, l'envie de vivre et de rire, la victoire de David contre Goliath.
Avec une mère pareille, oppressante, intolérante, égarée, on est chez les fous. La jeune Frédérique fait, d'une certaine façon, une psychanalyse - d'ailleurs, le titre *Lalalangue* reprend une formule de Lacan. La comédienne s'empare de cette démence quotidienne pour en tirer un récit picaresque et saignant. C'est féroce, à la mesure des blessures infligées. Dans un rythme soutenu et selon les variantes d'un jeu musclé, malicieusement réglé par Simon Abkarian lui-même, Frédérique Voruz prend, sans solennité et dans une truculence dadaïste, la défense de tous les enfants humiliés. Cette réponse de la bergère à son bourreau surclasse tant de one woman shows qui trichent sur le feu de la colère. Ici, la flamme est violente mais noble.

Lalalangue Prenez et mangez-en tous, « une revue familiale » de et avec Frédérique Voruz, « sous le regard bienveillant » de Simon Abkarian. Conseil artistique de Franck Pendino, création lumière Geoffroy Adragna, création son de Thérèse Spirli. Présenté par la Compagnie Aléthéia
.
Théâtre du Soleil, tél. : 01 43 74 24 08, jusqu'au 9 février. (Durée : 1 h 15).

Photo DR.

SPECTACLES SELECTION
LA LETTRE DES AMATEURS D'ARTS ET DE SPECTACLES

LALALANGUE, prenez et mangez-en tous

Article publié dans la *Lettre* n°495 du 22 janvier 2020

Pour voir notre sélection de visuels, cliquez ici.

LALALANGUE, prenez et mangez-en tous de et par Frédérique Voruz.
« Ce n'est pas sa faute, il n'a pas demandé à être... », dit-elle, pour excuser le moustique, le chien infernal, le poivrot peu ragoûtant, les parasites nombreux qui hantent la jungle domestique. Elle, c'est la mère qui n'a pas demandé à être unijambiste, un rocher d'escalade s'en est chargé. Le père en devenu fou à presque lier et se réfugie en incantations arboricoles, la mère s'est décidée à détester ses filles, parce que fille, donc jolie, affectueuse, voire punk. Hystériquement dévote, elle s'entiche de tout ce qui n'est pas sa propre famille, cultive une bruyante éthique de la crasse et du dépouillement, exerce une tyrannie qui serait désopilante si elle n'était pas aussi ravageuse. Comment résister à cette tornade, nauséabonde physiquement et mentalement, quand on est Frédérique, fille écartelée entre haine, dégoût et besoin viscéral de se faire aimer, surtout par le héros du Titanic, Leonardo Di Caprio ? Titanic, choix prédestiné… quand on n'est jamais loin de sombrer. Eh bien, on prend le parti de donner en spectacle cette gargantuesque folie ordinaire, d'insulter la divinité si présente dans la bouche maternelle et si absente dans le secours imploré. Alors, pour contrer la monstrueuse perversité de l'ogresse, point d'autre salut que d'opter pour le jeu de l'actrice, pour le récit truculent sur cette smala délirante et ses errements. Les diapositives projetées scandent la narration, noria des charmants bambins, sourires carnassiers de la mère, sur fond de sommets neigeux et de ciels radieux. Tandis que la psychanalyste prise à témoin ponctue chaque confession d'un mégot rageur et caustique. « Lalalangue »…, à force de pratiquer et de maîtriser, par le corps et les mots, cette langue propre à la famille, Frédérique Voruz trouvera le chemin d'une rédemption joyeusement mécréante, loin des péchés de sa mère et de l'atmosphère délétère des pieuses folies.
Par la variété hilarante de ses voix, par ses mimiques et sa gestuelle à la mesure de la démesure, elle compose en solo un véritable opéra en hommage à la force salvatrice du rire et du théâtre.
A.D. Théâtre du Soleil - Cartoucherie de Vincennes, 12e.

Pour vous abonner gratuitement à la Newsletter cliquez ici

Index des pièces de théâtre

Accès à la page d'accueil de Spectacles Sélection

THÉÂTRE

Lalalangue, l'art du witz de Frédérique Voruz au Théâtre du soleil

05 FÉVRIER 2020 | PAR DAVID ROFÉ-SARFATI

Sous les hospices de Ariane Mnouchkine, mise en scène par Simon Abkarian, le seul en scène autobiographique de Frédérique Voruz est une double invitation au théâtre et à la psychanalyse. La comédienne avec un humour d'autodérision aguerri captive son public.

La Lalalangue est le nom néologisme donné par le psychanalyste Jacques Lacan au dictionnaire familial. La lalalangue est un ensemble de mots qui ne veulent dire quelque chose que pour une famille donnée. Frédérique Voruz a consulté une psychanalyste lacanienne durant plusieurs années. Elle en a conçu le texte de son spectacle.

Il n'est jamais trop tard pour avoir eu une enfance heureuse. Cette aporie pourrait être l'argument de la pièce. La comédienne nous raconte son enfance rythmée par des diapos familiales authentiques. Nous

sommes des amis qui poliment s'intéressent aux photos de mariage ou de vacances de cette famille qui nous aurait invités. Mais très vite l'histoire nous passionne car Frédérique Voruz est une héroïne. Elle tient le journal de ses séances passées de psychanalyse et affronte la réalité au delà des facilités et convenances. Son histoire est avant tout l'histoire de sa mère. Tout commence par une enfance sous la protection menaçante d'une mère sadisante qui ayant perdu sa jambe gauche lors d'un accident de montagne dira sur son lit d'hôpital : « je me vengerai sur les enfants ». Tout finit par elle, cette mère encore, mais cette fois dans une réconciliation attendrissante. Entre temps nous aurons traversé une enfance et une adolescence compliquées et contraintes, quelques traumas aussi. La comédienne toute en alacrité aura mené enquête autour d'un fait divers étalé sur 20 ans, autour de la maltraitance éducative d'une fratrie biberonnée aux névroses parentales. Méthodique, elle ouvre chapitre après chapitre comme on tient l'inventaire des chefs d'accusation, avec, au centre le corps d'un mère unijambiste.

L'affaire est une tragédie, la chronique du destin qui s'abat sur une famille sous le regard indifférent de leur Jésus-Christ miséricordieux. Elle est aussi une magnifique apologie illustrée de la psychanalyse. Les psychanalystes, encore eux, voudront certainement savoir si la pièce est une énième séance, celle qui n'aura jamais lieu, une séance rêvée par la patiente au cours de laquelle elle s'autorise à montrer les photos de famille. Les mêmes psychanalystes voudront savoir si la psychanalyste de Frédérique est venue assister au spectacle, si elle a vu les photos; ou si la pièce n'est que le reste d'une analyse réussie, l'énergie libérée par l'entropie de l'analyse, ou une sublimation rendue enfin possible. Loin des ces coupages de cheveux en quatre, les spectateurs auront été envahis d'émotion par un texte radicalement juste et émouvant. Ils auront découvert une comédienne belle et rayonnante, à l'énergie débordante et à l'humour d'autodérision délicieux, au witz édifiant et efficace.

Frédérique Voruz parle d'elle avec tant de sincérité et de générosité qu'elle parle aussi de chacun de nous. Son théâtre, dans un compagnonnage avec Simon Abkarian est profondément humain.

LALALANGUE
Prenez et mangez-en tous

Au Théâtre du Soleil
du 29 janvier au 09 février 2020

De et par Frédérique Voruz

Mise en scène Simon Abkarian

Crédit Photos ©Antoine Agoudian

« Lalalangue. Prenez Et Mangez-En Tous », De Frédérique Voruz, Au Théâtre Du Soleil À Paris

Février 9, 2020 Les Trois Coups Les Trois Coups

Au nom de la mère et de la fille

Par Léna Martinelli
Les Trois Coups

Dans son premier seul en scène, Frédérique Voruz traite de la maltraitance éducative. Un témoignage aussi poignant qu'hilarant, sous forme de conte contemporain.

Cadette d'une fratrie biberonnée aux névroses parentales, Frédérique Voruz a longtemps subi le châtiment maternel. Comment traiter d'un sujet si délicat, autobiographique qui plus est ? Petit Poucet devenue femme, celle-ci nous raconte son enfance dans l'antre d'une mère dévoratrice et d'un père qui parle aux arbres, avec sensibilité mais sans pathos. De façon sincère mais non sans pudeur.

Ogresse

Tout commence par une escalade au-dessus des calanques de Marseille. Cadre idyllique n'est-ce pas ? Sauf que le père, en tête de cordée, dévisse et entraîne dans sa chute son épouse. Amputée de sa jambe gauche, elle perd du même coup les jumeaux qu'elle attendait. Cette mère emprisonnée dans ce corps souffrant dit, sur

son lit d'hôpital : « *Je me vengerai sur les enfants* ». Or elle en eut des enfants : sept ! Des filles pour la plupart, alors qu'elle préférait les garçons…

Pétrie de haine et de rancœur, cette génitrice puritaine se révèle une mère fouettard aux instincts proches du sadisme : entre nourriture avariée, insultes gratuites, elle élève ses enfants en leur faisant subir les pires privations, à grand renfort de préceptes : « *Prenez et mangez-en tous !* ». Amen ! Pendant que le père s'enferme chaque jour un peu plus dans son monde, pour échapper aux corvées et à cette marmaille si envahissante, mais aussi pour donner libre cours à ses tergiversations.

Voilà de quoi prendre ses jambes à son cou ! D'ailleurs, une des filles fugue et lorsqu'elle rentre, après deux semaines, elle repart aussitôt, vu l'accueil sarcastique de sa mère. Elle sera psychanalyste ! La petite Frédérique, elle, reste là. Elle aurait pu être la chouchoute, la princesse. Mais elle n'échappe pas aux humiliations. Elle peut juste tromper la vigilance maternelle, quelques heures par-ci par-là, pendant que ses frères et sœurs rivalisent de bêtises, jusqu'au jour où elle se retrouve presque en tête-à-tête avec sa génitrice. L'horreur ! Entre traumas et révoltes, elle préfère donc s'évader en se racontant des histoires et rêve de se faire kidnapper par Leonardo DiCaprio. Elle se laisse finalement gagner par la passion dévorante du théâtre, autre moyen de vivre dans le regard : pas celui inquisiteur de Dieu, ni dégradant de sa mère, ni encore aveugle de son père, mais celui du public.

Mise à distance salutaire

Cette enfant devenue adulte nous raconte donc son calvaire, *via* le prisme théâtral d'une séance chez le psy. Elle n'a pas choisi ce titre par hasard. Lalalande a été créé par Lacan en 1971 comme un concept psychanalytique véhiculant l'inconscient. Sous ce terme, sont regroupées les injonctions, les proverbes, les idées qui reviennent et toutes ces phrases qui emberlificotent la pensée des enfants. Tous ces mots dits par les adultes, pris au pied de la lettre par les petits, et dont le poids devient réalité.

© Antoine Agoudian

Le texte est saignant, à la mesure des blessures infligées. Pourtant, malgré la véhémence, Frédérique Voruz ne règle pas ses comptes et ne se positionne jamais en victime. Elle témoigne. Ce sont ses dix ans d'analyse qui l'ont en effet sauvée. Au bout de ce chemin de croix, c'est bien le théâtre qui rend enfin possible une sublimation.

Son carburant ? L'humour noir et l'autodérision. Cette histoire ferait froid dans le dos, si elle ne faisait tant rire. Elle nous raconte les divagations de son bourreau avec une rare truculence, mais les confidences deviennent de plus en plus intimes. Si la colère s'exprime en filigrane dans ce récit picaresque, la tendresse finit par affleurer. Une infinie tendresse donne au monstre un visage tout à fait humain. L'histoire ne nous dit pas si sa mère est venue voir le spectacle. « *Ça nous ferait une belle jambe !* », me direz-vous ! Sauf que l'enfant malaimée parvient à réhabiliter cette femme qu'on prendrait presque dans nos bras. Comme elle, finalement.

Renaissance

Sur le plateau nu, un projecteur diffuse des diapos sur un petit écran en fond de scène. Méthodique, Frédérique Voruz ouvre son album photo, chapitre après chapitre. On y découvre la famille, les grands-mères qui « *se détestaient cordialement* », la fratrie et la mère au centre, bien sûr. Entre deux séquences illustrées, elle imite la psy et l'unijambiste, caresse son « *moignon mielleux* », claudique et pérore. De quoi peupler la scène ! Très bien rythmé, le spectacle est ponctué de chansons (comptines, messes, compositions personnelles). Frédérique Voruz sait instaurer la complicité avec le public.

Elle nous plonge d'emblée dans son univers en nous donnant subtilement les clés de son dictionnaire familial et aussi grâce à une interprétation précise et énergique. Elle a notamment joué auprès d'Ariane Mnouchkine (dans *les Naufragé du fol espoir*) et de Simon Abkarian (dans *Électre des bas-fonds*), mais a su, avec ce projet personnel, développer son propre style, campant cette galerie de doux dingues avec un tic, une grimace, une façon caractéristique de s'exprimer. Elle met à profit sa formation au mime.

Loin d'être une thérapie, cette revue familiale est l'acte de renaissance d'une comédienne. Une formidable ode à la psychanalyse et au théâtre. Un remarquable spectacle qu'on espère repris très prochainement. ¶

Léna Martinelli

***Lalalangue. Prenez et mangez-en tous*, de Frédérique Voruz**

Compagnie Aletheia

Sous le regard bienveillant de Simon Abkarian

Avec : Frédérique Voruz

Conseil artistique : Franck Pendino

Création lumière : Geoffroy Adragna

Création son : Thérèse Spirli

Durée : 1 h 15

Théâtre du Soleil • Cartoucherie du bois de Vincennes • 75012 Vincennes

Du 29 janvier au 9 février 2020

Lalalangue prenez et mangez-en tous, de Frédérique Voruz, mise en scène de Simon Abkarian, Théâtre du Rond-Point

Nov 10, 2022 |

© Antoine Agoudjian

fff **Article de Sylvie Boursier**

Lalalangue, ne pas confondre avec *La La Land*, la comédie musicale de Damien Chazelle, car on n'est pas à la noce dans cette chronique de l'enfer ordinaire en famille. Françoise Dolto comprit très tôt que sa marâtre de mère était malade et trouva le moyen d'avoir pour elle une compassion qui la protégea de la haine et du désespoir. Plus tard c'est en analyste qu'elle fera le diagnostic de la névrose maternelle qui aurait pu la tuer. Frédérique Voruz revient de loin elle aussi mais sa résilience fut le théâtre comme une revanche de la bergère sur son bourreau de mère.

Cette dernière a eu la malchance de dévisser dans les rochers de Cassis. Elle perd une jambe à cette occasion et décide de se venger, sa vie durant, sur ses enfants qui eux sont entiers. Tout fait ventre pour cette ogresse chiens, insectes et autres objets animés, elle a engendré sept rejetons comme l'ogre du conte de Perrault, prolongements de son membre manquant.

Poisseuse de générosité ostentatoire, dégoulinante de bienfaisance rédemptrice, la mère fouettarde jouit de la flagellation et contraint sa famille à vivre le calvaire du Christ, crucifixion en moins. Dans la liturgie catholique on communie avec le corps du christ, « ***Prenez et mangez-en tous… »***, Marie-Madeleine (sic !) la génitrice « *se laisse dépouillée par le tout-venant »* tout en condamnant ses enfants à vivre dans un cloaque insalubre, à se sustenter de nourriture avariée pour ne pas jeter, à faire la tournée journalière des clochards puants pétomanes ; elle recycle le papier toilette usagé pour ne pas gâcher, humiliations, maltraitances et insultes sont monnaie courante.

« *Je suis vivante et je t'emmerde* » semble répondre la comédienne en caoutchouc, ventriloque de surcroit qui maîtrise rupture de tons, sous-entendus, adresses et clins d'œil au public sur un rythme de mitraillette. Elle

compose pendant une heure et trente minutes une véritable pantomime burlesque digne des Marx Brothers. La saga familiale des Voruz vire à l'opéra bouffe.
Qu'on ne s'y trompe pas, les faits relatés dans cette histoire sont vrais, Frédérique est une résiliente devant l'éternel ; 20 ans de psychanalyse et 15 ans de théâtre ont donné à la grande bringue qui ose tout une jubilation salvatrice, cette présence complice avec nous. Sa psychanalyste l'a incitée à écrire, à créer, à ne pas attendre que ça vienne de l'autre, c'est réussi ! La cocasserie de l'actrice, politesse du désespoir, n'est pas exempte de poésie, d'une infinie tendresse quand elle caresse le moignon maternel moelleux, susurre les gromelots de son givré de père et finalement pardonne à ce couple de déjantés qui l'a engendrée et lui a transmis une vitalité à toute épreuve couplée d'un humour ravageur.
Ce seul en scène est un formidable hommage au courage des analysants et de leurs analystes à une époque où il est de mise de considérer Freud comme passé de mode. Frédérique Voruz pousse la coquetterie jusqu'à intituler sa confession héroïque du nom d'un néologisme lacanien, « *lalangue* » qui désigne *« le dictionnaire familial : tout cet ensemble de mots qui ne veulent dire quelque chose que pour une famille donnée* ».
Tout le monde ne peut pas avoir une Médée unijambiste pour mère ! Allez, « *on s'arrête là* » scande la voix en fin de séance ; en thérapie comme au théâtre tout est une question de regard*, Prenez et mangez-en tous, car* ceci est le corps d'une sacrée comédienne livré pour vous au Rond-Point !

© Antoine Agoudjian

Lalalangue

Tout commence avec un accident. Celui d'une mère qui, suite à une chute en montagne, se retrouve unijambiste et décide d'exhumer sa vengeance sur ses propres enfants. Cadette de cette grande fratrie, **Frédérique Voruz a longtemps subi cet étrange châtiment maternel.** Avec autant d'humour que d'amertume, elle nous le raconte via le prisme théâtral d'une séance chez le psy.

La petite Frédérique avec ses boucles rousses, ses yeux clairs et son morceau de lard !

La lalangue c'est quoi ?

Drôle de titre pour une pièce, allez-vous dire, et pourtant "la lalangue" n'est pas un mot comique inventé par Frédérique Voruz pour agrémenter l'affiche de son spectacle. Ce drôle de néologisme a été créé par Lacan en 1971 comme concept psychanalytique véhiculant l'inconscient.

Si Frédérique Voruz utilise aujourd'hui ce vocable c'est tout simplement parce que **la comédienne met en mots – et en scène – ces maux trop longtemps restés enfouis dans les arcanes de sa belle personne…**

Une mère bourreau

Seule sur son plateau, Frédérique nous raconte une heure durant les incroyables divagations d'une mère bourreau. Accompagnée d'un projecteur et de vieilles diapos, la jeune comédienne déploie en images son univers familial et nous le détaille avec verve : au fil des phrases et des photos, on découvre une pelletée de frères et sœurs, des grands-mères qui se détestent, un père menteur et totalement à l'ouest, et puis surtout une mère – LA mère ! – aussi catholique qu'unijambiste.

Pétrie de haine et de rancœur, cette génitrice puritaine élève intentionnellement ses enfants dans un bouge insalubre en leur faisant subir les pires privations et humiliations : entre les repas de nourriture avariée, la tournée régulière des clochards et les insultes gratuites, le spectateur voit peu a peu se dessiner une véritable mère-fouettard aux instincts proches du sadisme.

Frédérique Voruz

Il faut savoir pardonner…

En dépit de ce comportement malveillant et vindicatif, la petite Frédérique accepte ce traitement et continue à se blottir contre le moignon de cette ogresse maternelle. De prime

abord, un tel attachement pour ce grand corps malade peut paraître contradictoire, mais **l'amour d'une enfant pour sa mère n'est-il pas souvent inconditionnel ?**

À force de vivre dans cette acceptation du jugement maternel, du jugement de Dieu et même du jugement d'autrui, la jeune Frédérique s'est ainsi forgée un caractère fort mais dans la projection d'une vie fantasmée et l'attente de regards. Voilà certainement pourquoi **la demoiselle à choisi d'être comédienne car un tel métier l'entraîne à se métamorphoser, à transformer son quotidien** et à se donner en spectacle.

Bienvenue chez Ariane Mnouchkine

C'est donc très jeune que Frédérique Voruz a foulé les planches – et pas n'importe lesquelles ! – car **elle a joué ses premiers rôles au sein du Théâtre du Soleil d'Ariane Mnouchkine.**

Après *Macbeth* et *Les Naufragés du Fol Espoir*, elle s'est distinguée cette année dans Kanata de Robert Lepage en interprétant une fabuleuse cocaïnomane. Avec Lalalangue, la comédienne passe de l'autre côté du miroir et s'implique personnellement dans la mise en scène.

Frédérique Voruz jouait les cocaïnomanes dans le spectacle KANATA de Robert Lepage (Théâtre du Soleil 2019)

Une conteuse hors-pair

De ce spectacle intime et sans artifice ressort une grande force verbale mais aussi mentale. Le sourire aux lèvres et le timbre moqueur, **Frédérique Voruz nous plonge avec un subtil cynisme dans l'agonie de son enfance**. Très complice avec son public, elle le promène de sa maison sale au divan de son psy en usant d'humour noir et d'autodérision.

La narration est frontale et véhémente, quant au texte, il est haletant et d'une suintante cruauté. En écoutant l'histoire vécue de Frédérique, **on a l'impression d'entendre un conte de Grimm** dans la lignée d'Hansel et Gretel où une mère hydre consume à petit feu ses pauvres enfants.

Il y a une belle puissance dans cette confession scénique. Il y a aussi de la peine un peu dissimulée et presque une envie de pardon…

En quittant la salle, on se dit que Frédérique Voruz est une conteuse magnifique et pourtant… elle n'a fait que dire la vérité !

Florence Gopikian Yérémian – florence.yeremian@symanews.fr

Lalalangue – Prenez-en et mangez-en tous

De et par Frédérique Voruz
Sous le regard bienveillant de Franck Pendino et Simon Abkarian

Le Cirque Électrique
10, place du Marquis du Vercors – Paris 20e
Métro : Porte des Lilas
Réservations : 09 54 54 47 24

Le Dimanche 10.10.2021 à 17h

Photo titre : ©Sarah Robine

Les Boomeuses
(Blog)

Lalalangue, de Frédéric Voruz

Par Arielle Granat
Le 17 novembre

En psychanalyse Lacanienne, « LaLalangue » est le nom donné au « dictionnaire familial », cet ensemble de mots qui ne veut dire quelque chose que pour une famille donnée, explique l'auteure et comédienne Frédérique Voruz dans la note d'intention de son fabuleux seule en scène, qui se joue actuellement au Théâtre du Rond Point à Paris.
Ce conte-règlement de comptes familial subtilement mis en scène par Simon Abkarian, avec lequel la comédienne a collaboré au sein de la troupe du Théâtre du Soleil, nous plonge au coeur d'une famille régentée par une mère-ogre, amputée d'une jambe à la suite d'un accident d'alpinisme alors qu'elle est enceinte de jumeaux, qu'elle perdra par la suite. De son lit d'hôpital, elle dit « Je me vengerai sur les enfants ». La fratrie en comptera sept.
Adepte d'aphorismes, cette mère qui se mure dans le catholicisme le plus puritain aurait bien pu énoncer « la vengeance est un plat qui se mange froid ». La petite Frédérique avalera tant de couleuvres dans son enfance, narrée avec une férocité sans bornes et un humour ravageur, qu'on se demande comment elle réussira à en sortir indemne.

La psychanalyse et le théâtre comme bouée de sauvetage

La psychanalyse et le théâtre seront ses bouées de sauvetage. La première, incarnée par le personnage hilarant de sa psy, figure récurrente du spectacle, ponctue chaque séance d'analyse en écrasant sa clope à la façon d'un marteau de commissaire-priseur en fin d'enchère. Le second, ce sont ces planches, de salut, la puissance de l'imaginaire et la magie du regard des autres, dont la comédienne se fait admirablement fait le miroir.Frédérique Voruz envoûte littéralement le public, conquis par son jeu protéiforme, ses métamorphoses inouïes et son élégance sur les planches, incarnant avec maestria cette famille hors-norme et les personnages grotesques qui l'entoure. Contrairement aux apparences, ce n'est pas « Affreux, sales et méchants », mais une bouleversante déclaration d'amour à une mère dévorante, qui rêvait d'un autre monde, aux sommets des montagnes. Enfin, saluons le talent de chanteuse de Frédérique Voruz (mention spéciale à sa tordante interprétation du thème de Titanic par Céline Dion !), qui nous a permis de découvrir Jean-Claude Gianadda, auteur de l'ineffable chanson chrétienne « Un ami pour inventer la route ». On ne la remerciera jamais assez pour cela.

Lalalangue, cette « confession héroïque » selon les termes d'Ariane Mnouchkine, vous fera rire aux larmes. Ne vous en privez surtout pas.

L'OEIL D'OLIVIER
CHRONIQUES ARTISTIQUES & RENCONTRES CULTURELLES

Lalalangue, le chant d'espoir d'un vilain petit canard

11 novembre 2022

Frédérique Voruz est issue de la troupe du Théâtre du Soleil d'**Ariane Mnouchkine**. En bon enfant du Soleil, suivant les pas de l'aîné **Philippe Caubère**, la comédienne a décidé de faire une thérapie scénique. *Lalalangue, prenez et mangez-en tous* raconte une histoire familiale. Celle qui peut détruire mais qui de toutes les manières façonne. Il suffit de savoir faire avec ou de s'en sortir du mieux qu'on peut.

Pour le psychiatre **Jacque Lacan**, la « lalangue » est un néologisme qui recoupe le champ lexical du dictionnaire familial et de ses traumas. Il le relie même à la langue maternelle, celle de notre origine, à savoir la mère. Et celle de la petite Frédérique est pire que la Folcoche d'**Hervé Bazin** ! **Voruz** n'est pas dans le règlement de compte, mais dans la compréhension, celle qu'il faut pour se reconstruire.

Marie-Madeleine rêvait d'escalader des montagnes ! Sa première grimpette sera sa dernière ! Une chute fatale, que son époux, en mauvais premier de cordée, n'a pas rattrapée. La jeune fille y perd une jambe et les jumeaux qu'elle attendait. Sur son lit d'hôpital, elle se promet de se venger sur tous les enfants à venir. Ils seront huit et l'ogresse a tenu sa parole. Surtout avec ses filles ! Pourtant, on saisit bien que cette femme n'a pas été seulement amputée d'une jambe. Que depuis sa naissance, elle a été mutilée par une mère mal aimante. C'est édifiant !

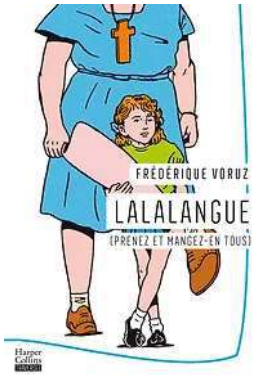
Mise en scène par **Simon Abkarian**, avec précision et de très bonnes idées, **Frédérique Voruz** livre ce que **Mnouchkine** nomme une « *confession héroïque* ». Jouant sur le registre du grotesque, quand elle aborde sa mère, son père et sa psy, prenant des accents plus subtils lorsqu'il est question de la gamine qu'elle a été, la comédienne nous fait passer de la stupéfaction aux éclats de rire. On attend avec impatience, le second volet, *Le grand jour*, où il sera question de l'enterrement de sa mère. Pour ce spectacle, qui n'est plus un seul en scène, elle a obtenu le Prix théâtre 13, jeunes metteurs en scène 2022. Il sera présenté au Théâtre du Soleil à partir du 15 février 2023.

Marie-Céline Nivière

Philippe Lemaire il y a 2 heures 5 min de lecture

Frédérique Voruz, le bon vin comme une transgression

Dans sa pièce « Lalalangue », devenue un livre, la comédienne retrace une enfance cabossée où les bonnes choses étaient suspectes et interdites



Frédérique Voruz

Première parution :

Lalalangue

(Harper Collins)

Photo : © Antoine Agoudjian

Elle s'en tiendra à un petit déca, déclinant mon offre de goûter au vin du jour, un bordeaux du domaine Monsenac. Il aurait été surprenant que Frédérique Voruz prenne au mot l'invitation à « prendre un verre » : jamais d'alcool avant d'entrer en scène, c'est fatal à la concentration. « *Et puis ça casse les jambes* », insiste-t-elle, une fois installée. On est au bar du théâtre du Rond-Point, à deux heures de la représentation de sa pièce « Lalalangue », dont elle joue tous les rôles : elle enfant, elle adulte, sa psychanalyste, son père, sa mère… Il lui faut tous ses moyens pour cette performance de 80 minutes, mise en scène par Simon Abkarian et en lumières par son compagnon Geoffroy Adragna, où seuls l'accompagnent une chaise et un projecteur de diapositives.

Le physique se travaille et, avant de venir, elle a chauffé sa voix et sacrifié à son heure quotidienne de Pilates. Mais ce drôle de monologue est éprouvant aussi sur le plan émotionnel. Avec des détours par le burlesque et la caricature, il condense l'analyse que Frédérique a suivie pour surmonter un long passé de maltraitance familiale. Sa psy comptait parmi les disciples de Jacques Lacan et le titre renvoie à leur jargon. Dans la théorie lacanienne, qui place le verbe au cœur de la thérapie, la « lalangue » est le lexique propre à une même famille, une collection de mots et expressions, détournés ou inventés, dont parents et enfants usent comme d'un langage codé, reflet de leur inconscient commun. Elle y a vu un point qui la rapprochait de sa mère. Un des rares…

© Antoine Agoudjian

Des névroses maternelles, du rouge en cubitainer

Marie-Madeleine a perdu des jumeaux et une jambe dans un accident d'escalade. Elle a juré de se venger sur ses autres enfants et tenu parole. Dans son texte, Frédérique décrit une fratrie élevée dans les privations, l'humiliation et les insultes, une prison domestique de névroses, de TOC et de bigoterie. « *Dans cette famille, il faut être comme un archéologue pour trouver l'amour, confie-t-elle entre deux gorgées de café. Je suis la seule des sept enfants qui ait fait cette quête et j'ai compris que ma mère m'a quand même aimée, même si c'était de manière maladroite.* » La quête culmine avec cette pièce, créée au Lavoir Moderne, reprise au théâtre du Soleil, partie en tournée puis entrée dans les librairies. « *Par un heureux hasard, la directrice des éditions Harper & Collins a vu une représentation que je donnais en Picardie et elle a eu un coup de cœur, c'est elle qui m'a suggéré d'en faire un livre.* »

Dès les premières critiques dans la presse, en septembre, Frédérique a pris soin d'en adresser un exemplaire à sa mère. « *J'ai anticipé, car je ne voulais pas que ça lui fasse du mal. Elle a bien réagi : "Tu t'exprimes, tu ne restes pas dans la colère". Elle s'est excusée de ses erreurs. Les mots réparent, ce spectacle aussi* ». Son livre, a-t-elle découvert avec fierté, a libéré la parole dans d'autres familles que la sienne, tout aussi dysfonctionnelles. À ce moment de notre entretien, on trinquerait volontiers aux vertus thérapeutiques du texte, si le vin n'était indésirable à son menu de comédienne. C'est elle qui le ramène alors au centre de la table, en évoquant un des temps forts de « Lalalangue ». « *Ma mère s'est privée de tout plaisir - comme elle nous en privait. Elle coupait toujours son vin avec de l'eau : un verre le soir et elle était déjà paf. Elle s'imposait cette privation avec jouissance. Avant qu'elle et mon père ne divorcent, elle invitait toujours plein de clochards à la maison, à Taverny, j'ai le souvenir qu'ils grouillaient dans notre jardin. Elle leur servait le vin le moins cher, acheté en cubitainer.*

Petite, j'ai vite compris que ce n'était pas normal de les croiser dans la maison dès 8 heures du matin, mais je n'avais pas conscience de ce qu'était le bon ou le mauvais vin. »

Des plaisirs de la table au goût de vengeance

Jeune adulte, Frédérique apprendra le goût du bon grâce à son frère Samuel, de six ans son aîné, amateur de cuisine raffinée, formé à l'œnologie. « *On se rejoint par la nécessité de faire du beau avec du laid, lui par la gastronomie, moi par le théâtre* », résume-t-elle. Un constat qu'elle élargit, dans nos échanges bousculés par l'heure qui tourne, à toute la fratrie : « *Le plaisir de manger et de boire est présent chez tous mes frères et sœurs comme une vengeance* ». Cette lente révélation de l'existence d'un monde de douceurs s'accroche à des souvenirs précis et circonstanciés. « *Mon premier vin préféré a été un Saint-Estèphe Grand Cru 2001. J'avais 18 ans, je quittais la maison, c'était sans doute un Noël. Ça a été ma grande rencontre avec le vin et je me suis ensuite autorisée à en racheter. Je n'en trouve plus mais j'adorerais le goûter à nouveau. C'était transgressif parce que cher, c'était un luxe, une étape importante. Après cela, il a fallu s'autoriser à manger de bonnes choses. Mal manger, manger de mauvaises choses, me met en colère : j'ai donné !* » Sans prétendre en savoir aussi long que son frère, elle s'est composé un catalogue de références. « *Ils ont de bons vins nature dans le Centre-Val de Loire, où mon compagnon Geoffroy et moi avons une maison troglodyte._J'adore aussi le Bourgogne blanc, on y sent des touches de noisette. Et puis les vins Voruz : nous sommes d'origine suisse du côté paternel et j'ai des cousins éloignés qui font du vin sur les bords du Léman, du blanc et du rouge. Ils apportent quelque chose de bon dans la famille, ils nettoient le nom* ».

Ces plaisirs-là sont plus faciles à apprécier quand d'autres autour de soi les cultivent. « *Dans le milieu du théâtre, ça célèbre beaucoup, on aime offrir un bon vin, un bon saké, un bon whisky. C'est du partage, et le partage est la raison pour laquelle je fais ce métier.* » On est loin du pinard en cubi, des clodos qui polluent le jardin ou cuvent devant la chambre d'une fillette. Dans sa préface, soulignant comment les familles dictent leurs codes chargés de névroses, Simon Abkarian qualifie ce texte de récit d'une extraction. Frédérique revient de loin mais elle s'est trouvée, s'est construite dans l'écriture. L'été prochain, après un nouveau spectacle au théâtre du Soleil, elle donnera « Lalalangue » au festival d'Avignon avec le même souci d'approcher le spectateur sans le heurter. « *Mon objectif, c'est « apporter de la lumière à ceux qui errent dans le noir », comme le disait Ariane Mnouchkine, de partager un bon moment.* » La dernière goutte de déca est avalée, Frédérique Voruz file en coulisses pour se préparer.

Philippe Lemaire

"Lalalangue" à l'été 2023 à Avignon

Du 8 au 27 novembre dernier, sur une mise en scène de Simon Abkarian, "Lalalangue" a été donnée au théâtre du Rond-Point. À bientôt, Frédérique, et à cet été au festival d'Avignon !

© Antoine Agoudjian

Encres vagabondes
(Blog)

Lalalangue

Sur la scène, une chaise, un écran et un projecteur de diapositives.
Frédérique Voruz entre et présente sa mère, une femme dont l'histoire familiale a tragiquement basculé alors qu'elle avait devant elle toute la promesse d'un avenir réussi.
Tandis qu'ils pratiquent l'escalade dans les calanques de Marseille, son mari, premier de cordée, fait une chute, l'entraînant avec lui. La jeune femme, après une période de coma, se réveille amputée d'une jambe et des deux garçons qu'elle portait.
En état de sidération, elle dit alors « Je me vengerai sur les enfants ».
Frédérique, dernière d'une fratrie de sept, grandit dans ce contexte si singulier, entre une mère unijambiste, meurtrie, et un père replié dans son monde, aimant parler aux arbres.
La religion structure la vie quotidienne de la famille et, sous le regard inquisiteur de Jésus, entre culpabilité et stigmatisation, la fillette se construit comme elle peut.

Frédérique Voruz, dans ce seule-en-scène, nous livre avec brio le texte dont elle est l'auteure, une confession dont on ne peut imaginer la teneur. Analyse d'une enfance qui sera sauvée par la psychanalyse et le théâtre, le récit est centré sur la mère et cette jambe qui manque, membre remplacé par une collection de jambes substitutives que sa mère change à l'envi.
Les mots sont minutieusement choisis.
Incarnant plusieurs personnages (la mère et le père bien entendu mais également une truculente psychiatre) elle passe de l'un à l'autre de façon rapide et fluide via des jeux de tessitures de voix et de postures variées. Douée d'une formidable énergie, Frédérique Voruz semble pouvoir transformer en énergie positive tout ce qu'elle touche.

La mise en scène est réalisée par Simon Abkarian. Structurée par les diapositives familiales projetées sur l'écran, les déplacements de la comédienne qui tourne autour de sa chaise, s'y assied ou grimpe dessus, le tout à un rythme effréné, elle donne à voir ce parcours de vie incroyable, véritable lutte contre l'adversité ou l'amour et la haine n'ont jamais été aussi complémentaires.
Les jeux de lumière sont très réussis. Ils subliment les expressions du visage de la comédienne dont le jeu, à la fois drôle et grave, vif et précis, est impressionnant.
La palette d'émotions est large, on passe du rire à l'effroi en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Le récit, sans pathos aucun et à l'humour acéré, nous laisse parfois sans voix.
Une vraie claque.
C'est bouleversant et magnifiquement interprété.
On ne voit pas le temps passer !

Cécile De Ram
(21/11/22)

Lalalangue

Quelle drôle de titre que ce ***Lalalangue*** et son complément "Prenez et mangez-en tous" qui lui donne une dimension christique en plus ! Une drôle de couverture aussi, avec toujours la croix au passage et une jeune fille installée devant une femme imposante.

Un ensemble qui, pour moi, donne envie d’aller voir ce qui se cache derrière cet ouvrage de **Frédérique Voruz**, une comédienne et autrice qui a débuté à vingt-et-un ans avec *Ariane Mnouchkine* et la troupe du *Théâtre du Soleil*. A vingt-huit ans, elle la quitte et crée le seule-en-scène autobiographique, ***Lalalangue***, mis en scène par *Simon Abkarian* (qui au passage préface l’ouvrage).

Frédérique est la petite dernière d’une fratrie de sept enfants et son enfance, elle l’a passé à composer avec la honte, le mystique, la peur et l’effroi. A l’origine de tout cela, il y a sa mère qui un jour, enceinte et en compagnie de l’homme qu’elle aime décide de gravir les calanques de Marseille. Un rocher se brise et l’homme qu’elle aime l’entraîne dans sa chute. Elle se retrouve dans le coma et à son réveil, apprend la perte de ses jumeaux ainsi que l’une de ses jambes. Ses premiers mots, "je me vengerai sur les enfants". Cette femme, la mère de l’autrice, a tenu ses promesses, ce que nous raconte l’ouvrage.

A l’aide d’un sens de l’observation sans complaisance sur ceux qui l’entourent et sur elle-même, avec un humour très féroce, l’auteure dévoile un récit de vie glacant sur son enfance en milieu très hostile, un conte cruel où l’ogre se fait ogresse. Elle dévoile une parole comme si elle se retrouve sur le divan d’un psychiatre, pour guérir de ses maux et survivre. C’est d’ailleurs sur cela que débute la préface qui dit que parfois écrire est un art de la survie. Pour l’auteure, transformer les membres de sa famille en personnage de théâtre fut salvateur. Et en même temps, ce fut aussi une réponse à la folie de sa mère.

Les chapitres sont courts, illustrés parfois de petits dessins. Ils racontent les prothèses de sa mère unijambiste, les Nocturnes de Chopin joués par son père-fantome mais aussi les amis clochards avinés dans le salon de ses parents. Elle nous parle des obsessions de sa mère, il ne faut rien gâcher, le refus du plaisir avec l’espoir de gagner un paradis hypothétique.

L’auteure arrive parfaitement à donner de la légèreté sur un sujet plutôt grave concernant cette mère et ce qu’elle fait vivre à ses enfants. On sourit souvent en lisant les histoires de son enfance, sa naïveté d’enfant qui lui fait croire que "Pol Pot" est un homme gentil car il y a Pote dans son nom, que Klaus Barbie devait être adorable puisqu’il portait le même nom que les célèbres poupées. Et pour finir, étant née à la clinique Lambert, elle s’étonnait que Christophe puisse à la fois y travailler tout en tournant dans Highlander.

L’ouvrage se lit très rapidement, il est très plaisant et aussi très drôle. Que cela soit quand sa mère tente de marabouter sa sœur Punk, mais aussi lorsque l’on lit les titres des chapitres qui sont toujours très bien choisis. Evidemment, tout n’est pas drôle car on ressent quand même la souffrance de cette mère suite à son accident mais aussi comment la perte de cette jambe a séparé à jamais deux êtres qui s’aimaient.

Lalalangue est donc une jolie surprise de lecture, un texte écrit pour le théâtre qui nous montre comment l’auteure est parvenue à sortir de cette famille dysfonctionnelle (le mot est faible) grâce au théâtre et à cigarillo, sa psy qui revient souvent dans l’ouvrage.

Jean-Louis Zuccolini

LALALANGUE (PRENEZ ET MANGEZ-EN TOUS)
de Véronique Voruz

Sur la couverture, au premier plan, le dessin d'une petite fille qui tient une prothèse de jambe, derrière elle une femme haute et large à qui appartient la jambe manquante. Sur la poitrine, une croix. Un langage graphique inspiré de la ligne claire avec ses traits noirs épais et ses aplats de couleur, le bleu layette et le vert pomme lui donnent un air de publicité américaine des années 60.

Il y a déjà là, la démesure qui va hanter l'enfance de la narratrice, celle d'une mère toute-puissante et d'une religion catholique omniprésente. C'est que la mère, après avoir perdu sa jambe et ses jumeaux dont elle était enceinte, dans un accident de montagne, reviendra de ce drame et de son coma « *regorgeant de créativité dans l'immonde* » écrit Frédérique Voruz. Au sacrifice qui touche tous les moments de la vie – « *Loin de nous bercer de rêves et d'histoires, elle nous rappelait constamment au concret d'une vie dévote, et appliquait les préceptes d'une existence sans excès.* » – la mère est obsédée par le gâchis, jusqu'à récupérer le papier toilette usagé… Cet univers fou, désaxé, est le lit de l'imagination de la narratrice qui voit en sa mère et dans la cour des miracles qui l'entoure – les clochards qu'elle fait dormir dans la maison, l'obsession du Christ, le sacrifice permanent, la tentative d'exorciser la grande sœur punk – un monde de fantômes, d'ogres et de sorciers. Comme Voldemort et ses Horcruxes, les enfants ne seraient-ils pas des bouts de cette ogresse qui à travers eux s'assure de la survie de son âme ? « *Nous étions des bouts, des lambeaux, des morceaux de notre mère… ses prolongements. Nous lui appartenions. Nous étions elle… sa jambe perdue* ».

Après avoir travaillé avec Ariane Mnouchkine, la comédienne Frédérique Voruz s'est lancée dans ses propres créations. Elle a produit *Lalalangue* sur scène où défilent en toile de fond des photos de sa famille. Elle nous livre ici un premier roman saisissant.

Virginie Mailles Viard

HarperCollins, 204 pages, 18 €